

“ les faire paraître plus belles, doivent être employés
 “ à rendre les hommes meilleurs. Abuser de l'éclat
 “ du talent pour embellir le vice et exciter de mau-
 “ vaises passions, c'est se rendre coupable d'une sorte
 “ de sacrilège. Percer ses lecteurs sans les détruire,
 “ leur plaire sans les toucher, c'est profaner le talent
 “ qui est un don du ciel, c'est refuser la noble mis-
 “ sion que l'écrivain doit accomplir ici-bas. Sans
 “ doute, l'art est un délassement. La littérature
 “ peut, comme la peinture et la musique, servir à
 “ reposer l'esprit fatigué par des études difficiles, par
 “ les soucis de la vie, par les travaux de chaque jour ;
 “ mais la poésie serait bien frivole si elle se conten-
 “ tait d'amuser, si, tout en récréant, elle ne donnait
 “ pas de sages leçons que ces attrait rendent plus
 “ aimables. Le précepte d'Horace sera éternellement
 “ vrai : *Le parfait littérateur est celui qui est aussi*
 “ *utile qu'agréable.*”

“ La doctrine de l'art pour l'art, fautive et funeste
 “ en tout temps, serait aujourd'hui plus fâcheuse que
 “ jamais. Lorsque tant d'esprits sont pleins de rêves
 “ absurdes et de chimériques systèmes, lorsque les
 “ principes qui forment la base de l'ordre social sont
 “ ébranlés, lorsque la religion perd son influence, la
 “ famille sa beauté antique, l'honneur son prestige,
 “ l'autorité le respect qu'on lui doit, ceux qui ont
 “ reçu de Dieu les dons de l'intelligence et les talents
 “ littéraires, sont coupables s'ils ne travaillent pas de
 “ tout leur pouvoir à faire connaître la vérité, à faire
 “ aimer la vertu. Quand des barbares armés
 “ des sophismes les plus dangereux menacent la
 “ société, il faut parler, il faut écrire dans un
 “ autre but que celui d'arranger des mots, de pou-
 “ dérer des phrases, de dérouler des images pour
 “ caresser l'oreille ou flatter l'imagination. Tout
 “ littérateur qui a la conscience de sa dignité, doit
 “ se regarder comme un soldat. Son devoir est de
 “ combattre le mensonge ; qu'importe que ses armes
 “ ne soient pas brillantes, pourvu qu'elles soient
 “ solides !

“ Toute œuvre littéraire peut servir au triomphe
 “ des idées morales, la poésie aussi bien que les tra-
 “ vaux scientifiques, les fictions aussi bien que les
 “ travaux d'histoire. Tel lecteur qu'un livre sérieux
 “ épouvante se laissera gagner par une attachante
 “ fiction qui saura l'ébranler. La douce voix des
 “ poètes pourra toucher le cœur de ceux qui ne ven-
 “ lent pas écouter la voix grave des historiens. S'ils
 “ se proposaient tous la même fin, les littérateurs,
 “ animant d'une commune pensée leurs œuvres di-
 “ verses, atteindraient toutes les classes, tous les âges
 “ et tous les goûts, et de mille manières exerceraient
 “ un magnifique apostolat.”

Ces nobles et belles paroles ont servi, Mesdames et
 Messieurs d'inspiration et de guide à l'œuvre que je
 soumetts, ce soir, à votre jugement éclairé, avec cette
 confiance que peuvent seules donner la conviction d'a-
 voir écrit quelques pages si non éloquentes, du moins
 pleines d'enseignements, et la certitude de votre
 bienveillante indulgence qui m'a déjà accueilli deux
 fois dans cette tribune et m'y ramène encore aujour-
 d'hui.

II

N'est-ce pas, Mesdames et Messieurs, que le St.
 Laurent est un fleuve magnifique et que tout vrai
 Canadien doit s'enorgueillir d'être né sur ses bords ?
 Que de fois, pendant les chaleurs de l'été, alors
 que les rues de nos cités se changent en vastes four-

naies, et qu'on y respire une poussière âcre et brû-
 lante, n'avez-vous pas considéré comme une bonne
 fortune, de mettre le pied sur le pont d'un de nos
 élégants bateaux à vapeur, pour aller jouir à pleins
 poumons, de l'air pur et embaumé du fleuve ?

Avec quelle franche admiration n'avez-vous pas
 promené vos regards sur ces rives si peuplées et si
 semblables que, pendant plusieurs lieues et à mesure
 que les villages disparaissent derrière lui, l'étranger
 ravi croit toujours voir le même village, et la flèche
 argentée de la même Eglise, qui se mire en tremblant
 dans le fleuve avec les maisons blanches et rouges
 qui l'entourent et se balancent dans l'onde autour
 d'elle ?

Et puis quel spectacle varié et enchanteur que celui
 de ces campagnes si bien cultivées et d'aspects si di-
 vers, avec leurs clôtures aux zigzags fantastiques qui
 partagent et colorent les cases de ce gigantesque
 échiquier de la nature ? Ici des pièces de terre, que
 la charrue vient de déchirer, étendent leur couleur
 brune et fument gaiement au soleil, en attendant
 qu'elles se couvrent de moissons dorées ; là des
 champs d'avoine et de blé naissants, revêtant un vert
 foncé ; près de vous, des prairies d'un vert plus ten-
 dre, viennent mêler leur herbe joyeuse aux cailloux
 poudreux de la grand'routte, tandis qu'au loin, aussi
 loin que vous pouvez étendre la vue, la chaîne ondu-
 lée des montagnes qui borde l'horizon, confond dans
 une même teinte, le ciel bleu et la cime sombre de
 nos forêts vierges.

Tenez, Mesdames et Messieurs, avouez-le franche-
 ment, à la vue de cette nature si belle et si tranquille,
 il ne serait pas impossible que votre enthousiasme
 débordât et que vous vous prissiez tout-à-coup d'une
 belle et folle envie pour la campagne et la vie cham-
 pêtre ?

Ce ne serait pas un mal, et je vous le souhaite ;
 mais ne perdez pas de vue que nous sommes assis sur
 le pont d'un steamer qui glisse au milieu du plus
 beau fleuve du monde, et que, par conséquent, nous
 assistons plutôt à une représentation de la campagne,
 avec cette seule différence que c'est Dieu qui montre
 la pièce, et que les acteurs sont cachés derrière les
 décors ou par les accidents du chemin.

Cependant une fois sur les lieux, peut-être trouve-
 riez-vous la quiétude de ces tableaux moins sais-
 sante. Peut-être encore, s'il vous arrivait, voyageur
 curieux, de pénétrer dans l'une de ces demeures, ca-
 chées derrière ces arbres touffus, et qui d'ici nous
 semble le sanctuaire du bonheur, si toutefois le bon-
 heur a un sanctuaire en ce monde, n'y rencontreriez-
 vous pas toujours cette félicité calme que s'était for-
 gée votre imagination surprise.

Tout cela est probable ; mais que voulez-vous ? les
 siècles se suivent et ne se ressemblent pas ; et il n'y
 a certes pas de ma faute si les *Turcs* et les *Tityres*
 ne figurent plus que pour mémoire dans les pastorales
 du collège.

Bien plus nous le demandons les larmes aux yeux :
 qu'est devenue cette foi naïve et robuste de nos bons
 ancêtres ? Pourquoi perdons-nous, chaque jour, leurs
 mœurs austères et la touchante simplicité de leurs
 goûts ?

Etrange contradiction de cette étrange époque ! à
 mesure que l'éducation semble vouloir élever notre
 intelligence, le niveau de la morale publique tend à
 s'abaisser, non seulement dans les villes, mais encore
 dans les campagnes. Il y a deux siècles à peine, nos mœurs
 étaient si pures, la foi si vivante, qu'un homme fut cloué au pilori,